

# La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Ni si creuse, ni si pleine

L'initiative pour la monnaie pleine présente plus d'une similitude avec l'initiative pour le revenu de base inconditionnel. Son comité est lui aussi constitué de personnes de tous horizons (avec une légère dominante verte): un auteur-compositeur-interprète, un créateur de chants pour enfants, un comique, une biologiste, un mécanicien, un assistant social, une naturaliste, une astrologue, un agent fiduciaire, un économiste, un ancien conseiller administratif genevois, un professeur de management et innovation, un psychologue, etc. Comme le RBI, la monnaie pleine brouille les pistes ordinaires et contraint l'électeur à des acrobaties mentales inhabituelles. Son argumentation (septante-sept pages de questions-réponses) est, elle aussi, pléthorique et répétitive, faisant flèche et feu de tout bois, mêlant les considérations techniques et la morale, les affirmations à l'emporte-pièce, les procès d'intention et les imprécisions de forme et de fond.

L'initiative forme un *corpus* hétéroclite dont on n'est jamais absolument sûr de comprendre le mécanisme d'ensemble ni d'apprécier correctement les avantages et les inconvénients. De là, comme pour le RBI, un imperceptible sentiment de culpabilité en arrière-fond: «Et si je passais à côté d'une idée géniale...»

L'initiative dispose notamment: «Dans le cadre de son mandat légal, elle (la BNS, réd.) met en circulation, sans dette, l'argent nouvellement émis, et cela par le biais de la Confédération ou des cantons ou en l'attribuant directement aux citoyens.» L'élément de phrase que nous imprimons en italique introduit le principe d'un revenu de base inconditionnel dans la Constitution. Mais les initiants ne s'en vantent pas et leur argumentaire n'y fait qu'une allusion en passant.

«Monnaie pleine», l'expression est parlante. Elle évoque une monnaie stable et fiable, propice au petit épargnant qu'elle protège des requins et des joueurs de Monopoly. Pour les auteurs de l'initiative, la monnaie pleine est celle, et seulement celle, que frappe ou imprime officiellement la Banque nationale suisse (BNS). C'est la monnaie qu'on nomme «fiduciaire», c'est-à-dire fondée sur la confiance. Ils l'opposent à l'autre monnaie, la monnaie creuse, celle que créent les banques commerciales.

Le fait que les banques commerciales créent de la monnaie n'est pas clair dans la cervelle de l'emprunteur lambda. Celui-ci part implicitement du principe que la banque met à sa disposition l'argent déposé par d'autres clients et qu'elle tire son gain de la différence entre l'intérêt qu'elle lui facture et celui qu'elle paie au déposant. Or ce n'est pas

comme ça que ça se passe. En réalité, la banque vous «prête» plus d'argent qu'elle n'en a, beaucoup plus, même. Autrement dit, elle «crée» l'argent au fur et à mesure qu'elle vous le prête. Et symétriquement, elle le «détruit» au fur et à mesure que vous le lui rendez. Votre prêt n'est en réalité qu'un jeu d'écriture comptable – d'où le terme de «monnaie scripturale».

Chaque banque commerciale dispose donc de sa propre planche à billets. L'électronique en a démesurément facilité et accéléré l'usage. «Démesurément»: la monnaie scripturale représente les 90% de la monnaie suisse en circulation. Le 10% restant, ce sont les pièces et les billets émis par la Banque dite nationale.

Le système actuel parie sur l'impossibilité que tous les déposants désirent retirer tout leur argent en même temps. Mais cela peut arriver. Ainsi, une rumeur d'insolvabilité qui frappe une grande banque peut déclencher une panique où chaque épargnant veut récupérer son avoir dans l'heure... et se retrouve devant des guichets fermés.

Les initiants ne veulent plus de cette monnaie creuse, qu'ils accusent en vrac et en bloc d'être responsable du crédit trop facile qui pousse à la surchauffe, des bulles spéculatives, de la spoliation des déposants, des faillites bancaires en chaîne, des sauvetages coûteux opérés par l'Etat aux frais du contribuable.

Ils ne veulent pas supprimer la monnaie scripturale, qui reste très utile pour le trafic habituel. Ils veulent simplement en confier l'émission à la seule BNS. A leur sens, cela suffirait pour la transformer en monnaie pleine. Insistons: dès l'entrée en vigueur du nouvel article constitutionnel, tous les avoirs à vue – c'est-à-dire les comptes permettant au client de régler ses affaires courantes – passeraient du statut de jeu d'écriture à celui de monnaie pleine.

Du coup, ils se transformeraient en un simple dépôt, utile pour protéger ses avoirs – un bas de laine blindé – et pour faciliter ses paiements courants. Ce dépôt ne donnerait plus droit au paiement d'un intérêt. En revanche, garanti par la BNS, elle-même garantie par la Confédération, il ne serait pas touché par une faillite de l'établissement bancaire.

Pour le surplus, l'initiative n'empêcherait pas l'épargnant de prêter à la banque pour investir. Dans ce cas, il toucherait des intérêts, mais accepterait le risque de tout perdre en cas de faillite.

L'initiative donne une image manichéenne de la situation. D'un côté, il y a les banques commerciales, leur indépendance excessive par rapport à leur responsabilité économique et sociale, leur statut inégalitaire de loup dans la bergerie,

leur activité de faux-monnayeurs et leurs prises de risque inconsidérées qui nous conduisent à la catastrophe. De l'autre côté, il y a la BNS, avec sa monnaie pleine et ses garanties d'Etat.

Le soussigné s'avoue incapable de juger de la pertinence des mécanismes mis sur pied par le Comité de Bâle<sup>1</sup> après la crise de 2007, dans le but de mieux assurer la stabilité du monde bancaire international, en particulier la hausse des fonds propres. Sont-ils suffisants, voire excessifs? La FINMA<sup>2</sup> n'est-elle pas trop tatillonne dans leur application? Les uns le pensent. D'autres jugent que ces mesures ne sont que de la poudre aux yeux. Certains experts leur attribuent la relative stabilité bancaire que le monde connaît depuis dix ans. D'autres sont persuadés que ces mécanismes ne font, au mieux, que retarder le krach inéluctable.

Ce qui est sûr, c'est que les banques commerciales et leur monnaie sont plus fiables que ne le prétendent les initiants. Une banque commerciale, exerçant des activités variées, pourvue d'une réputation de sérieux, bien conduite, travaillant avec intelligence et prudence, donne tout de même une certaine réalité à sa monnaie scripturale. En prêtant de l'argent, elle prête aussi sa compétence, sa solidité, sa durée vraisemblable. Ce sont des éléments de plénitude monétaire.

Inversement, les qualités et les capacités que l'initiative attribue implicitement à la BNS sont surévaluées. Jusqu'à présent, certes, il semble qu'elle ait habilement joué en décidant l'instauration puis l'abandon d'un taux plancher par rapport à l'euro. Il reste qu'elle a créé à cet effet des centaines de milliards de francs à partir de rien – encore un jeu d'écriture! –, ce qui représente une colossale réserve d'inflation. Si l'on sait que les réserves d'or de la BNS ne couvrent que 5% de ses émissions de monnaie et si l'on part de l'idée que toute émission de nouvelle monnaie devrait correspondre à la création de richesses réelles, désigner les monstrueux montants émis par la BNS comme de la «monnaie pleine» relève de la pensée magique.

L'initiative ne changerait pas la monnaie creuse en monnaie pleine, elle ne ferait que centraliser la compétence d'émettre de la monnaie scripturale. Celle-ci n'en serait pas moins creuse pour autant. Nous rétorquera-t-on qu'elle serait pleine parce que pleinement garantie par l'Etat? L'Etat n'a pas les moyens de le faire (à moins d'emprunter... à qui?). L'Etat ne peut pas tout, et la BNS non plus.

Les banques commerciales n'émettent tout de même pas la monnaie scripturale au hasard, simplement pour en faire le plus possible. Elles décident en fonction d'un certain nombre de paramètres économiques, notamment le rapport entre chaque demande individuelle de prêt et la réalité du marché. Le transfert de la compétence à la BNS fera disparaître ces innombrables éléments concrets d'orientation et de pondération qui cadrent la fabrication de la monnaie scripturale. Cela promet des décisions plus approximatives, plus lentes et assorties de plus de conditions.

Surtout, l'élargissement des compétences de la BNS et le renforcement de son monopole en matière de création de monnaie induiraient forcément, tant le domaine des milliards est sensible, une diminution proportionnelle de son indépendance à l'égard de l'Etat fédéral.

De l'accroissement du contrôle étatique de la BNS à la planification pure et simple de l'économie, il n'y a qu'un pas, ce pas que l'administration fédérale désire faire depuis qu'elle existe. Et ce ne sont pas les sociaux-démocrates, ni les Verts, ni même le centre qui tenteront de l'en empêcher. La politique monétaire de la BNS ne serait plus, alors, qu'un élément parmi d'autres d'une politique économique gérée bureaucratiquement par la Confédération.

L'initiative prépare le chemin à cette évolution quand elle dispose que la Confédération peut déroger au principe du commerce et de l'industrie pour assurer les besoins de l'économie en liquidités. Cette dérogation est d'autant plus inquiétante que l'argumentaire de l'initiative ne nous en donne jamais la raison profonde. C'est une dérogation en blanc.

Si l'on partage nos critiques, d'ailleurs incomplètes, et plus encore nos incertitudes quant à l'efficacité de l'initiative «Monnaie pleine», à l'ampleur de ses effets collatéraux et, tout simplement, à sa faisabilité, alors il faut la refuser.

Olivier Delacrétaz

<sup>1</sup> Le Comité de Bâle constitue, nous dit internet, «la principale instance normative au niveau mondial en matière de réglementation bancaire [...]. Son mandat est de renforcer la surveillance bancaire et de favoriser ainsi la stabilité du monde financier.»

<sup>2</sup> La FINMA (Eidgenössische Finanzmarktaufsicht) est l'autorité fédérale de surveillance des marchés financiers, chargée de la surveillance étatique des banques [...] et autres intermédiaires financiers.

**Nous voterons donc NON à l'Initiative Monnaie Pleine.  
La prochaine Nation reviendra sur notre soutien modéré  
à la loi sur les jeux d'argent.**

# Les Petites Ecoles de Crêt-Bérard

Réchauffement climatique ou non, les glaciers de Suisse perdent du terrain. Post-chrétienté ou non, les Eglises fondent également. C'est une tendance irrémédiable à envisager avec réalisme et créativité, dans la confiance en la victoire de la Vie et non dans une tentative désespérée de réanimation.

Depuis début 2015, le mouvement des Petites Ecoles de Crêt-Bérard se veut une réponse parmi d'autres pour aider les hommes et les femmes d'aujourd'hui à (re)visiter un Evangile en lien avec leur vie et apprendre à mettre leur foi en pratique au quotidien.

Mais que faut-il apprendre à faire et à réfléchir en tant que chrétiens? Les aptitudes nécessaires pour conduire une voiture sont assez évidentes pour beaucoup d'entre nous; les passionnés de judo connaissent les prises à maîtriser pour acquérir une nouvelle ceinture. C'est déjà plus épineux de décrire le savoir, le savoir-être et le savoir-faire d'une bonne maîtresse de maison ou le profil de compétences de parents jouant pleinement leurs rôles.

En ce qui concerne la foi chrétienne, ce qui est à vivre et à pratiquer est-il laissé à l'appréciation de chacun, comme la manière de marcher, de se nourrir ou de respirer, ou y a-t-il des incontournables, des fondamentaux, sans lesquels la foi s'étiolle, s'essouffle et boitille?

La question ne se situe pas au niveau de la mission de l'Eglise dans la société, mais à celui des personnes. Il ne s'agit pas de trouver des moyens de relancer l'Eglise et d'augmenter sa surface de contact avec la société. Il s'agit d'équiper des personnes pour les aider à vivre leur foi, seules, en famille, dans leurs diffé-

rents secteurs d'activités et partout sur la Terre.

Pendant trois ans, Jésus s'est concentré sur des échanges avec telle femme, tel homme, tel enfant en prise avec telles réalités. Leur mentalité et leur vie en ont été marquées, certains ont répondu à son appel à le suivre pour apprendre à vivre à sa manière avec le Père. Le Christ leur enseignait comment participer à la vie même de Dieu, et à l'actualiser de manière particulière.

Sa façon de rendre chacun libre et responsable, participant de façon unique et complémentaire à la présence et à l'action de Dieu dans le monde, est d'une inspirante actualité.

Revenons à notre question initiale: que faut-il apprendre pour vivre en chrétiens? Les Petites Ecoles de Crêt-Bérard se concentrent pour l'heure sur trois dimensions et sept secteurs.

- Vivre une relation vivante avec le Seigneur, par la prière et l'interprétation de la Bible; être capables d'en rendre compte quand c'est requis à travers un témoignage personnel.
- Contribuer au développement d'un climat relationnel et écologique sain, en participant humblement au projet divin de réconciliation de l'humanité et de soin de la Terre.
- Orienter et vivifier sa vie domestique et professionnelle en fonction du Christ et de l'Evangile, pour vivre ses différents rôles de la manière la plus cohérente possible.

Ces parcours durent environ un semestre avec cinq journées en commun et des occasions de mise en pratique et de relecture entre les sessions. Cette du-

rée est importante pour développer une régularité et acquérir des habitudes qui deviennent peu à peu un plaisir et un besoin.

On ne s'inscrit pas aux Petites Ecoles de Crêt-Bérard pour en savoir plus sur la prière, mais pour vivre connectés à Dieu, dans l'attention mutuelle. Avoir compris en quoi consiste l'exercice du discernement au travail ne trouve son sens que quand le participant ajoute à sa procédure décisionnelle ce temps d'arrêt solitaire où il demande à Dieu: «Et toi, Seigneur, que veux-tu que je fasse?»

Les Petites Ecoles ne sont pas des propositions de loisirs spirituels pour celles et ceux que ça intéresse et qui ont le temps. Ce sont des modules élaborés pour édifier des personnes qui souhaitent mieux vivre en chrétiens vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. En se laissant inspirer par la Bible, en dialoguant avec Dieu, en osant rendre compte de leur Essentiel, en agissant en terriens responsables, en humanisant les relations, en déclinant leur foi au travail comme à la maison.

Tout cela révèle la vision des Petites Ecoles: le monde que Dieu aime tant et l'Eglise qu'il chérit ont besoin de

personnes qui vivent, avec une certaine autonomie et en interaction communautaire, ces différentes dimensions. Le Christ cherche encore aujourd'hui des hommes et des femmes qui deviennent des disciples, des apprentis chrétiens tout au long de la vie.

La formation à des ministères laïques ou consacrés relève de la responsabilité des Eglises, afin d'apprendre à conduire des communautés, célébrer le culte, animer des groupes, organiser des occasions de témoignage, transmettre la foi et la culture chrétiennes, réfléchir et participer aux débats dans la société, etc.

Le résident de Crêt-Bérard a développé les Petites Ecoles pour tout un chacun et pour aider les communautés ecclésiales à équiper leurs membres en vue d'une vie chrétienne plus ample, plus autonome et plus féconde: en un mot plus adulte (1 Co 3, 2).

**Alain Monnard**

Plus d'information sur [www.petites-ecoles.ch](http://www.petites-ecoles.ch). Prochain module de juin à novembre: «Petite Ecole pour la Terre». Suite du programme dès janvier 2019 avec au moins un parcours sur le témoignage et sur la Bible. Possibilité de rester informés en le demandant sur [info@cret-berard.ch](mailto:info@cret-berard.ch).

## Histoire suisse et romande à Crêt-Bérard

A propos de Crêt-Bérard, signalons le Festival d'auteurs *Livre à vivre* qui s'y tiendra le samedi 26 mai de 10h00 à 17h00 et qui comprendra un volet indépendant consacré à l'histoire. Au menu de celui-ci, quatre conférences: *La «Porte helvétique» de la Première Guerre mondiale*, par Christophe Vuilleumier, *A l'origine de l'histoire*

*suisse: Divico et les Helvètes*, par Gilbert Kaenel, *La fracture religieuse a-t-elle façonné l'identité vaudoise?*, table ronde avec Jean-Pierre Bastian, Justin Favrod et Olivier Meuwly, et enfin *La Suisse a-t-elle sauvé la vie d'Antoine de Saint-Exupéry*, par Alain-Jacques Czouz-Tornare

**Réd.**

## Poésie vaudoise à travers les âges: Othon et Shemsi

Othon de Grandson (1340 / 1350 – 1397) fut un grand seigneur au service tour à tour d'Amédée VII (le Comte rouge) et du roi d'Angleterre. La devise de sa famille était: «A petite cloche grand son». Aujourd'hui il est surtout connu à cause de sa fin tragique: il est tué à Bourg-en-Bresse, à la suite d'un duel judiciaire frauduleux qui l'opposa à un sire de moindre calibre, Gérard d'Estavayer, de sinistre mémoire, désireux de s'emparer de quelques fiefs de son adversaire. Le jeune Gérard abattit sans gloire le vieillissant Othon dont la renommée ne fut cependant pas entamée: Christine de Pisan le décrit «courtois, gentil, preux, bel et gracieux».

Sa brillante réputation militaire ne le disputait qu'à la littéraire: il fut l'ami d'Eustache Deschamps, d'Alain Chartier, de Chaucer qui le traduisit en anglais. Il est un des meilleurs représentants de la poésie d'amour courtois en son siècle. On le considère généralement comme le disciple de son aîné de quarante ans, Guillaume de Machaut, lui-même poète et compositeur très considérable, héritier des trouvères et troubadours des siècles précédents. Ce dernier a contribué à fixer certaines formes poétiques: ballade, lai, virelai. On lui doit aussi, en tant que musicien, la première messe entièrement polyphonique, la fameuse *Messe de Notre-Dame*.

Une récente parution vient opportunément nous rappeler quel admirable

poète fut Othon de Grandson. Sous le titre réducteur de *Poésies choisies*, Alain Corbellari livre rien moins que l'intégrale des deux plus vastes recueils du poète, sans doute les meilleurs: *Le Livre Messire Ode* et les *Poèmes de la Saint-Valentin*. Ce dernier ensemble de poésies avait introduit sur le continent la coutume anglaise de fêter les amoureux le 14 février. La tradition s'est ensuite effacée, pour réapparaître au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Voici le début de la *Complainte amoureuse de Sainct Valentin Gransson*:

*Belle, tournés vers moy vos yeulx  
Et congnoissies mon vrai martire,  
Car pour rien ne vous ose dire  
Le mien désir, ençoiz veul mieulx,  
En vous servant devenir vieulx.*

Cette poésie courtoise a pour thème essentiel le désespoir amoureux, entretenu avec une volupté quasi masochiste: les poètes du XIV<sup>e</sup> siècle ont bien été les précurseurs du romantisme. *Le Livre Messire Ode* est une vaste composition de quelque 2500 vers. L'octosyllabe en rimes plates domine, mais Othon a intercalé des pièces variées, lais, ballades, complaintes, chansons en rondeau, une lettre en prose. Au mitan de l'œuvre, le cœur débat avec le corps:

*Cœur, faictes vostre voulenté.  
Maintenés vous en loyaulté.  
Travaillez moy tant que voudrés.  
Foible suy et fort empirez,  
Mais nonobstant j'endureray,*

*Trestout au mieulx que je pourray,  
La chose qu'avez entreprise.*

Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des textes en langue romane exigent une traduction pour être compris des lecteurs actuels. M. Corbellari a choisi de nous livrer le texte original avec un vocabulaire dans les marges. Outre que c'est une appréciable économie de papier, cette option oblige à se plonger dans le langage coloré de l'époque. On reste stupéfait de constater à quel point la langue française s'est modernisée en un siècle à peine et devient compréhensible. Le français d'Othon de Grandson est presque déjà la langue de la Renaissance.

\* \* \*

Qui se souvient de Liliane Perrin, journaliste à la Radio romande? En 1994 elle écrit un roman largement autobiographique, *Un Marié sans importance*. La préface est signée Ismaïl Kadaré, l'écrivain albanais le plus célèbre du XX<sup>e</sup> siècle. Ce roman raconte la rencontre de l'auteur avec un immigré du Kosovo qu'elle épouse. A la fin de la fiction, l'époux meurt; mais la réalité inverse la tragédie, puisque Liliane Perrin succombe prématurément à un cancer quelques mois plus tard. Elle aura juste le temps de faire paraître un recueil de poèmes de son mari en édition bilingue, *Mos qaj / Ne pleure pas*.

Vingt ans plus tard, Shemsi Makolli offre au public son premier recueil écrit dans la langue empruntée, le fran-

çais, avec une adaptation en albanais: *L'Anatomie du rêve / Anatomia e ëndrës*. Son lyrisme distingué n'exprime pas de douces rêveries, mais plutôt des rêves chargés de nostalgie, de peines, de fatigues:

*L'ombre de ma tête par terre  
A pris forme d'un cercle  
Je ne sais trop  
Si j'ai un turban sur ma tête  
Ou une couronne d'épines  
La couronne antique de daphnés  
Certains voleurs de la nuit  
L'ont prise à ma belle Eurydice.*

Shemsi Makolli rejoint le cortège des auteurs balkaniques ou d'Europe centrale qui ont choisi de s'exprimer en français: Ionesco, Panaït Istrati, Cioran, Ghérasim Luca, Slobodan Despot..., et bien sûr le dernier Rilke valaisan.

Une belle et éclairante préface de Bertil Galland oriente le lecteur dans «la musique intérieure» de Shemsi Makolli, «fruit des errances, des migrations, d'un nouvel enracinement».

**Jean-Blaise Rochat**

**Références:**

Othon de Grandson, *Poésies choisies*, édition et préface d'Alain Corbellari, édition Infolio, 2017, 190 pages.

Shemsi Makolli, *L'Anatomie du rêve*, préface de Bertil Galland, Editions de l'Aire, 2017, 91 pages.

## Pour l'amour du grec

Une publication nouvelle remporte un succès imprévu: il s'agit de l'ouvrage de Mme Andrea Marcolongo, *La Langue géniale, 9 bonnes raisons d'aimer le grec*. L'édition originale, en italien, a été un grand succès de librairie, avec 200'000 exemplaires vendus, et la traduction française, parue aux Belles Lettres en 2018, en est déjà à son deuxième tirage.

L'ouvrage, il faut le dire, est pour le moins original: à la fois grammaire et récit de vie personnel, il est parcouru par un souffle d'enthousiasme pour la langue et la pensée grecques, et ce coup de cœur de l'auteur lui donne un authentique optimisme communicatif. Il est destiné avant tout aux personnes qui n'ont jamais étudié le grec ancien, mais sont curieuses de connaître ses particularités. Pour ceux qui ont étudié cette langue, il faut avouer que l'ouvrage n'en développe que quelques aspects secondaires, mais originaux, l'aspect des temps verbaux, le duel, des questions d'orthographe, etc. Quelques-unes des rares citations de textes grecs se présentent sous un jour pour le moins paradoxal: le poème de Pindare pour montrer qu'il est incompréhensible, ou

le début de la *Médée* d'Euripide, qui est censé illustrer les emplois de l'optatif et qui ne comporte aucune forme de ce mode! L'explication très développée sur les conditionnelles n'éclaireront pas le non-helléniste et déroutent plutôt celui qui a fait l'effort de les comprendre.

Autre aspect qui nous fait réagir: Andrea Marcolongo présente systématiquement l'enseignement du grec (et aussi du latin), comme une sorte de rébus énigmatique, farci de difficultés insurmontables. «Le lycée classique, tel qu'il est conçu, semble n'avoir d'autre but que de garder les Grecs et leur langue les plus inaccessibles possibles, muets et glorieux là-haut sur l'Olympe, nimbés d'une crainte respectueuse qui se mue souvent en terreur divine et en désespoir tout ce qu'il y a de plus trestre.» Nous ignorons si le lycée italien décrit ainsi correspond à la réalité ou à des souvenirs plus ou moins déformés de la jeune helléniste, mais nous n'y reconnaissons pas l'enseignement que nous avons suivi ou professé. Comme le livre est également le récit d'un parcours, ce jugement négatif revient souvent sous sa plume. De même, les difficultés pour saisir l'esprit de cette langue

ancienne, la prononcer et la comprendre sont exagérées: «Cette poésie est pour nous muette.» Non, ses mots sont là sur la page et n'attendent que d'être prononcés, compris et traduits!

Ceci dit, ce «récit non conformiste de la grammaire grecque» est stimulant. L'effort de vulgarisation se double d'une fraîcheur de ton, d'une certaine facilité même dans la lecture de phénomènes linguistiques complexes. L'amour du grec est communicatif, les quelques exemples bien choisis, la distance entre l'Antiquité et notre siècle à la fois affirmée et clairement expliquée. «Nous continuons à étudier cette langue qui nous séduit depuis des millénaires [...]. Dans les textes grecs, ce n'est plus le monde grec que nous lisons, c'est nous-mêmes.» Le dernier chapitre, sur l'histoire de la langue grecque à travers les époques, est le plus convaincant: le grec, avec les mêmes mots et les mêmes traits grammaticaux, se poursuit en effet du XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'à aujourd'hui! Ce record n'est dépassé que par le chinois.

Chaque civilisation apporte sa pierre à l'édifice qui constitue l'humanité. Notre monde occidental se fonde sur des valeurs qui ne sont pas toujours celles héritées de l'Antiquité, tant s'en faut. Les contributions des autres civilisations ont souvent été essentielles. Le monde grec ancien, quant à lui, a fourni à l'humanité entière plusieurs réalisations intellectuelles et artistiques sans lesquelles le développement des lettres, des arts et des sciences n'aurait simplement pas été possible, ou du moins aurait été différent.

Que ce soient les genres littéraires, les règles de la pensée et de son expression sous forme dialoguée ou rhétorique, la réflexion sur l'histoire, les régimes politiques, la vérité et l'opinion, notre dette à l'égard de la Grèce antique est immense. C'est en grec aussi qu'ont été rédigés les Evangiles et les textes fondamentaux comme le Credo, les démonstrations mathématiques, la description du corps humain et de ses maladies. «Presque tout ce que les hommes ont dit de mieux a été dit en grec», proclame Marguerite Yourcenar.

Yves Gerhard

Pour information: plusieurs centaines d'élèves, dans les nombreux établissements de la scolarité obligatoire, s'initient à la langue et à la culture grecques, puis les choix proposés par le gymnase réduisent fortement les vocations: durant cette année scolaire, en tout 35 élèves ont continué dans les deux gymnases où le grec est enseigné, à la Cité et à Auguste Piccard: 15 en 1<sup>re</sup>, 9 en 2<sup>e</sup> et 11 en 3<sup>e</sup>.

## De la nation suisse

Dans le livre d'Andrea Marcolongo, on trouve des encadrés sur plusieurs sujets. L'un d'eux, sur Isidore de Séville, cite cette réflexion du savant espagnol: «Nous avons d'abord traité des langues, ensuite des nations: parce que les nations sont nées des langues et non les langues des nations.» Aurait-il pensé à la Suisse?

Y. G.

## On a toujours raison d'être fédéraliste

Les institutions policières romandes sont actuellement sous le feu des médias. L'Académie de Police du colonel Bergonzoli concentre les critiques. Tout argument est bon à prendre, quitte à être ridicule: 24 heures s'est soudain découvert la fibre fédéraliste en critiquant le badge «gendarmerie suisse».

Mercredi 2 mai, M. Xavier de Haller, avocat et conseiller communal PLR lausannois est venu nous entretenir des violences policières. Si l'affaire de «Mike» a situé le débat à Lausanne, ce dernier est pourtant bien cantonal. D'autres affaires concernent la gendarmerie. Entre interpellations au Grand Conseil et articles de presse, conférences et procès, ces événements font grouiller le Pays.

Autour d'une institution se concentrent mille opinions, mille intérêts. Des liens se tissent en son nom: sur Facebook, la page de soutien à la Police lausannoise, proche des rangs PLR, a diffusé un article d'Olivier Delacrétaz. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Il en était allé de même en 2013 lors du combat contre l'initiative du GSsA. Des amitiés se sont tissées entre notre mouvement, d'autres milieux et d'autres personnes. Ces liens sont encore très vivaces aujourd'hui. Ils ont suscité des engagements réciproques, d'autres actions communes. Ils ont structuré le Pays en lui donnant l'épaisseur des liens humains.

Nous répétons que la politique doit se mener dans le temps long. En matière d'institutions, l'unité chronologique de base est la génération. Le théoriser est plus simple que le vivre. Se retourner sur des actions passées et les mettre en perspective de l'actualité donne de la chair à cette affirmation. Ainsi en va-t-il lorsque l'on se souvient de notre combat contre la Police fédérale de sécurité, que M. Kurt Furgler réclamait de toute son énergie.

Cette victoire remportée en 1978 est l'un des succès historiques de la Ligue vaudoise. Mettre ce combat côte à côte avec les débats actuels sur la police justifie notre engagement fédéraliste. Si la Ligue vaudoise avait perdu en 1978, les compétences cantonales en matière de police auraient fondu, voire totalement disparu. Les Vaudois ne se seraient pas sentis concernés comme ils le sont aujourd'hui par le sort réservé à la police par les médias. Les Lausannois ne pourraient sans doute pas signer de pétition de soutien à la police comme ils le font actuellement. Il n'y aurait pas à justifier l'esprit de corps inculqué aux aspirants de Savatan. L'équipement des gendarmes vaudois n'alimenterait pas les discussions; on n'ergoterait pas sur la couleur d'un badge et la marque d'une voiture.

L'orientation que prennent les débats sur la police doit être corrigée. Des vérités, parfois fondamentales, doivent être rappelées. Mais trouvons-nous heureux que ces discussions nous soient offertes directement à nous en tant que Vaudois. Avoir lutté contre la centralisation policière de 1978 nous donne d'avoir aujourd'hui une prise directe sur ces institutions. L'existence même de la gendarmerie cantonale, ou la situation si particulière de la police lausannoise, petite police aux mille talents, font exister le Canton au quotidien.

Agent de l'Etat par excellence, le policier fait le lien entre les institutions et le Pays réel. Il suffit d'imaginer qu'il n'ait pas l'accent vaudois, ou ne connaisse pas les spécificités du quartier qui l'a vu naître, pour réaliser combien perdre en 1978 aurait causé un dommage irréversible. Quarante ans plus tard, nous devons cueillir avec reconnaissance ce fruit de la souveraineté.

Félicien Monnier

## Aux saules verts nos harpes nous pendismes

Né à Genève en 1966, François Mützenberg est certainement le plus grand musicien vaudois du XVI<sup>e</sup> siècle. A la tête de l'ensemble *Le droict chemin de la musique*, il tient à la perfection et simultanément la partition d'une petite flûte à bec de la main gauche, et celle du tambour de la main droite. Mais quelle partition? Une version instrumentale du psaume 76 «*Dieu s'est fait connaître en Judée, Son nom est grand en Israël*», due à Mützenberg lui-même, où il est accompagné par la viole de gambe incomparable de Lisette Aubert, une seconde flûte à bec de Dominique Tinguely (qui joue aussi pour notre plaisir de la dulciane) et la percussion bien marquée ou le luth de Bor Zuljan. Mais savez-vous ce que c'est qu'une dulciane? Vous ne la trouverez pas dans votre dictionnaire. Il s'agit de l'ancêtre du basson; il en a l'apparence, mais il produit un son plus velouté et puissant tout de même, quand on maîtrise la technique particulière de ce bel instrument. Abandonnant ses nombreuses flûtes et sa percussion, Mützenberg s'empare d'une musette – quel autre virtuose chez nous serait capable d'en jouer? – avec laquelle il commente le psaume 116 «*J'aime mon Dieu*» sur une mélodie de Goudimel, accompagné par la guitare de Zuljan.

*Les Goûts Réunis*, fidèles à une tradition de haut goût, ont présenté le 21

avril dernier, à l'église de Villamont, l'ensemble précité à l'enseigne de la *Musique du temps de la Réforme*. Si Calvin l'iconoclaste a banni l'orgue de ses églises, il n'en reste pas moins que les réformateurs ont encouragé le chant des psaumes, reconnaissant le pouvoir de la musique «d'enflammer les cœurs», ce qui explique que le psautier genevois a été imprimé à plus de 50'000 exemplaires pour la seule année 1562. Mais c'est dans le psautier de Lausanne, datant de 1565, que *Le droict chemin de la musique* a puisé ses plus belles mélodies. par exemple le psaume 137 «*Aux saules verts nos harpes nous pendismes*». La voix vive et spirituelle de Natacha Ducret, entourée de divers instrumentistes, a tellement bien conquis son public qu'il a réclamé un bis du bis.

Daniel Laufer

## La Nation

Rédaction  
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)  
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch  
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

# La rose n'a pas de cœur

Il est à la fois surprenant et plaisant qu'un Vaudois d'Aubonne, quin-quagénaire, marié, père de trois enfants, chef d'entreprise à Echandens, à qui tout semble réussir, se décide un jour à publier aux éditions de l'Aire un essai intitulé *la Pentecôte des robots*. Une personne d'ici, M. Serge Thorimbert en l'occurrence, à l'écart des circuits académiques et médiatiques, prend le temps de réfléchir et d'exprimer des inquiétudes que nous partageons.

Le livre se compose de quatre parties et de vingt-cinq chapitres. M. Thorimbert y examine le devenir de la société occidentale judéo-chrétienne. L'essai, fruit de l'expérience professionnelle de l'auteur, touche à la philosophie de la technique, à l'écologie, à l'anthropologie, voire à la théologie...

L'humain a toujours cherché à s'adapter aux lois de la nature. Il jouit des ressources que celle-ci lui offre en abondance et se préserve des dangers qu'elle comporte. Grâce aux outils qui prolongent ses mains, l'homme crée des interfaces entre lui et la nature. Une simple semelle le protège du sol caillouteux... Le contact n'est cependant pas perdu et l'homme tire une gratification de son travail.

Depuis plus de deux siècles, la situation a changé très vite. L'«interfaçage» généralisé a pris le dessus sur l'adaptation lente. Le geste de la main perd de son importance au profit de l'idée et du calcul. L'homme ne cherche plus l'harmonie, il somme la nature de répondre à ses questions, prétendant lui arracher ses secrets afin de gouverner l'évolution à sa guise. Il veut s'affranchir des contraintes spatiales, temporelles, matérielles, et vise même l'immortalité. Les progrès de l'intelligence artificielle l'enivrent.

M. Thorimbert examine comment son métier d'ingénieur électricien a évolué<sup>1</sup>. Voilà 40 ans, il dessinait ses plans à la main. Le geste et l'attention jouaient un rôle capital. Aujourd'hui l'ordinateur s'est imposé. L'auteur montre comment s'est transformée la fabrication d'un escalier tournant ou la conception

des entrées d'immeuble. On est passé du monde des objets manufacturés, beaux et uniques, et de la fierté du travail accompli, à celui de la production en série pilotée de A à Z par ordinateur, des normes standardisées et des objets numériquement calibrés. Le temps de travail a diminué et les prix ont baissé. Le monde entier s'est converti à ce mode de faire, apanage occidental à l'origine.

Derrière ces processus apparemment utiles à l'élévation du niveau de vie, M. Thorimbert détecte des errements. L'homme a un problème avec la limite suprême, la mort. Il se veut demiurge, désireux de se recréer lui-même. Il n'accepte ni l'angoisse ni l'incertitude au sujet de son destin après la mort. Son argent lui apparaît comme une «réserve de vie»; il l'investit dans la conception de l'interface par excellence, l'intelligence artificielle et les robots. Si la conscience résulte d'une certaine densité de connexions neuronales, si grâce à la techno-science l'homme contrôle les neurones et crée lui-même des connexions, alors la machine peut devenir consciente. Le demiurge croit provoquer bientôt la communion des robots reliés au *cloud* omniscient, leur Pentecôte. Nous créons une divinité qui n'a plus rien d'extérieur à nous-même (mais qui ne pardonne ni ne rachète...).

Nous investissons des sommes énormes pour être comme des dieux et ces investissements rapportent. Nous avons toujours plus d'argent pour nous rendre immortels.

C'est là que le bât blesse. L'intelligence artificielle a besoin d'un substrat matériel et d'énergie pour ses processeurs, ses réseaux de serveurs, pour la construction de centres géants où conserver d'innombrables données. L'argent était créé naguère en fonction de ressources rares et limitées, l'or par exemple. Depuis la suppression de l'étalon-or, l'argent s'est dématérialisé, notre «réserve de vie» est virtuelle. L'argent à crédit nous empêche d'agir en cohérence avec les limites écologiques. Nous consommons toujours plus vite ce que

la nature nous offre, la nourriture, l'énergie, les métaux rares. Nous allons dans le mur.

Serons-nous capables d'inverser le cours des choses? L'auteur n'est pas optimiste. Et si notre désir d'immortalité allait... nous tuer, à cause des dégâts infligés à la biodiversité, de l'épuisement des ressources, de la surpopulation et de la dégradation climatique?

M. Thorimbert n'aperçoit que deux issues: soit la frugalité consentie, soit la guerre de tous contre tous. Il préférerait que nous contenions nos désirs, mais nous n'empruntons pas cette voie. Il consacre de nombreuses pages à énumérer les déséquilibres écologiques, sociaux et psychiques causés par notre aversion pour les limites naturelles. L'humanité se divise en trois groupes: d'abord une élite imaginant réparer par le progrès technique ce que la technique a défait et visant l'immortalité; ensuite la masse des individus socialement assistés, craignant le chômage, de plus en plus surveillés, sommés de justifier chacun de leurs actes professionnels, saturés de «nouvelles technologies», calmant leur angoisse par les anxiolytiques, les spectacles sportifs, le tourisme et l'exhibition sur les réseaux sociaux; enfin les habitants des pays «émergents» n'ayant rien de plus pressé que de «rattraper» l'Occident.



## Des racines et du zèle

Le canton de Vaud veut se doter d'une permanence téléphonique «gratuite et accessible» pour permettre le signalement des «processus de radicalisation» et des «possibles actes de radicalisation».

### LE COIN DU RONCHON

De quelle forme de radicalisation parle-t-on? De celle à laquelle tout le monde pense, mais que les gens qui ne veulent pas avoir d'ennuis préfèrent ne pas citer? Ou alors de «toute forme de radicalisation», ce qui sera sans doute la réponse officielle? Si l'on se refuse à toute définition, alors on pourra aussi signaler les chrétiens radicaux (ceux qui croient encore en Dieu), les bouddhistes radicaux (ceux qui boudent de manière extrême) ou les Vaudois radicaux (ceux qui sont extrêmement indécis, mais qui pensent éventuellement être plutôt un tout petit peu à droite du centre). La liste des personnes signalées promet d'occuper quelques armoires de classeurs fédéraux, un peu comme les «fiches S» françaises qui sont si nombreuses qu'elles en deviennent inutilisables.

Lorsqu'on aura donc fini de dénoncer tous les radicaux du Canton, il faudra peut-être aussi commencer à signaler les fanatiques du véganisme, de l'antispécisme et d'autres puritanismes, qui commencent à faire da-

Il est possible que ces multiples déséquilibres conduisent au besoin d'en découdre. La nature humaine ne change pas. Comme des préadolescents, les humains cherchent des limites que la guerre leur fixerait.

Malgré ces sombres perspectives, l'auteur de désespère pas. Peut-être l'homme comprendra-t-il que l'immortalité n'est pas pour lui. Perfection humaine et perfection robotique n'ont rien de commun. Le robot répond aux questions, mais ne s'en pose pas. Poser des questions est le privilège de l'homme. Celui-ci ne devrait-il pas, renouant avec la transcendance, prendre au sérieux son statut de témoin étonné, vulnérable et mortel de la création au lieu de poursuivre la maîtrise absolue? En mangeant le fruit de l'arbre de la connaissance, l'homme s'est vu nu et mortel; il a connu le bien et le mal; il a acquis le libre-arbitre, mais il lui est toujours interdit de toucher à l'arbre de vie. Loin de le rendre immortel, y goûter signifierait la fin de l'espèce humaine.

L'auteur achève son livre sur une métaphore. La vie est comme une rose. L'homme l'effeuille en espérant découvrir son centre et posséder son secret. Mais la rose n'a pas de cœur. Une fois effeuillée, elle n'est plus. Le bonheur n'est-il pas dans le parfum éphémère que la rose offre au chercheur d'absolu?

Jacques Perrin

<sup>1</sup> Remarquons que l'auteur, au bénéfice d'une formation scientifique, préconise que l'école redonne toute leur place à la langue maternelle, l'histoire, la philosophie et... à la botanique.

## Occident express 5

Mon pommeau de douche s'est cassé en deux au niveau du pas de vis. Je l'ai dévissé avec le flexible et pris le tout chez un marchand du boulevard du Roi-Alexandre, anciennement de la Révolution, tout près de chez nous. C'est un magasin qu'à Belgrade on appelle «Komisijon», c'est-à-dire un dépôt-vente. Sa vitrine est une galerie de curiosités: uniformes d'officier yougoslave, chaussures à talons, petits beurres, piles électriques, miroirs, savons, shampoing, VHS de films de Stallone et canettes de coca. Le patron me reçoit et contemple les pièces que j'étale devant lui sur le comptoir. Je lui explique que je voudrais acheter un nouvel ensemble flexible-pommeau aux mêmes dimensions, comme celui que j'aperçois dans des cartons derrière lui. Mais il ne m'écoute pas vraiment. Il hausse ses lunettes de vue et saisit les éléments. Il en dévisse avec une pince le morceau du pas de vis et l'ajuste sur l'autre partie du morceau cassé. Toujours sans me regarder, avec des gestes lents et posés, il se retourne et saisit sur

une étagère un tube de colle forte. Il le pose devant moi et me dit: «Bon, je peux te vendre – toujours ce tutoiement de rigueur – un nouveau pommeau, mais ça te coûtera 350 dinars (3,50 frs). Mais tu peux aussi acheter ce tube de colle pour 80 dinars et recoller ces morceaux.» Je lui dis: «C'est tentant, mais la réparation risque de ne pas supporter la pression de l'eau et les usages quotidiens, donc ça m'ennuierait de devoir revenir dans un mois pour acheter ce nouveau pommeau.» Après un silence durant lequel il m'observe et me juge, il me répond: «Je te comprends, mais tu devrais quand même essayer de recoller ces morceaux.» J'ai envie de trancher alors je lui dis: «Au fond, la différence de prix est minime, ça ne justifie quand même pas que je m'ennuie à recoller ces morceaux.» Et lui soupire: «Peut-être bien, mais tu devrais quand même le faire.» Je commence à m'impatienter: «Mais pourquoi?» Et lui, en posant son index sur sa tempe: «C'est bon pour la tête.»

David Laufer